

**ABRASSART** (*Maurice-Alfred-Marie*), Docteur en médecine et administrateur de sociétés (Louvain, 16.8.1872 - Bruxelles, 2.3.1951). Fils de Jules-Florent-Aimé-Joseph et de Vercellon, Louise-Marie-Joséphine-Thérèse; époux de Simon, Ada.

Né à Louvain où son père, originaire de Pâturages, exerçait un professorat dans l'enseignement moyen officiel, Maurice Abrassart, ses études de médecine à peine achevées à l'Université catholique établie dans sa ville natale, entra au service d'une compagnie maritime anversoise en qualité de médecin de l'équipage et la servit durant quelque cinq ans. Il fut ensuite, du 17 mai 1906 au 26 mai 1907, médecin de l'Anglo-Belgian-Indian-rubber Cy, dans le bassin de la Lulonga, et, du 11 juillet 1907 au 5 septembre 1909, du chemin de fer du Katanga (C.F.K.).

Retré au Pays, il s'y maria, et engagé le 4 mai 1910 par le Ministère belge des Colonies en qualité de médecin de 1<sup>re</sup> classe, emmena sa compagne avec lui, en voyage de noces assez rare à l'époque, au camp militaire de Lisala, d'abord, au Lazaret de Coquilhatville ensuite. Il quitterait le chef-lieu de l'Equateur, démissionnaire, en juin 1912, entrerait au service des Huileries du Congo belge (H.C.B.), et gagnerait Leveville, en novembre 1912, à bord du s.s. *Léopoldville*, en compagnie de Sir William et de lady Lever.

Retré à Londres au début de 1915, il assure un service d'escorte à bord des transatlantiques de la Cunard Line et, notamment, à bord du *Mauritania*. Il passe ensuite en France — sa mère était française et native du Midi — et s'offre à remplacer, jusqu'à la fin de la première guerre mondiale, des confrères français retenus aux armées. Pour ce faire, il s'installe à Saint-Genix-sur-Guiers, d'où il se répand à travers toute la Haute-Savoie, l'Isère et l'Ain, tout en soignant les cheminots du P.L.M. qu'il rencontre en chemin.

A l'armistice, il se rend en Alger. Il compte bien s'y établir et s'y faire une clientèle, mais il doit y renoncer, à défaut d'un diplôme de faculté française qui l'y habiliterait. Il regagne Paris, y conquiert au pied levé le diplôme requis à l'Institut Pasteur. L'année suivante, il est engagé par l'Union minière du Haut-Katanga, gagne Elisabethville, mais n'y reste guère que six mois, n'ayant pu s'accorder avec ses employeurs sur l'interprétation

d'une clause de son contrat d'emploi. Il va renoncer, d'ailleurs, à la médecine, à celle du moins dont l'exercice comporte uniforme ou collier.

Le 1<sup>er</sup> avril 1921, il entre en qualité d'administrateur-directeur dans l'état-major d'une société congolaise à responsabilité limitée que vient de fonder un ingénieur agronome liégeois, ancien fonctionnaire de la Colonie, et dont la culture du cacao sera la principale activité, la Lukolela-Plantations. Le journaliste franco-belge Chalux qui fit escale à Lukolela en juin 1924 et en visita l'hinterland sous la conduite d'Abrassart, en garda l'impression que les Européens qui venaient de s'y établir, comptaient bien y passer leur vie. Il les en félicite comme ils se félicitent, en techniciens comblés, du premier rendement de leurs cacaoyers âgés de trente-six mois. Abrassart assurera le développement de Lukolela-Plantations, par séjours successifs de dix-huit mois et congés intercalaires de six mois, jusqu'à la mi-septembre 1932, toujours admirablement secondé par sa compagne gantoise dans ses activités joyeusement cumulées de direction et de secrétariat, de transport, de plantation, de récolte et de traitement des fèves, leur cabosse brisée, de moniteur, de médecin, d'arbitre des querelles d'un monde de travailleurs à peine dégrossis, et d'hôte des plus accueillant.

Retrés définitivement au Pays en septembre 1932, les Abrassart s'établirent à Bruxelles. Ils y vivaient une verte vieillesse, aisée sans opulence, sage sans austérité, heureuse sans éclats, dans la maison bourgeoise qu'ils y avaient acquise et dont les Lares étaient la lecture, le bon goût et le culte de l'amitié.

Dès sa prime jeunesse, Maurice Abrassart avait aidé sa mère à recueillir et publier en cinq volumes (Liège, Vaillant-Carmanne, éditeurs, 1894), l'œuvre entier de son père, poète aimé des Van Hasselt et des Stassart. Il était lui-même le plus alerte, le plus délicat et le plus incisif à la fois des épistoliers, et l'on ne peut que regretter, du point de vue des Lettres de Belgique de sujet africain, qu'il ne nous ait laissé aucun recueil de souvenirs.

9 février 1961.

J.-M. Jadot (†)

*Tribune congolaise*, 29.4.1911, 1. — Chalux (R. de Chateleux), *Un an au Congo belge*, Bruxelles, A. Dewit, 1925, p. 674. — Souvenirs personnels de l'auteur.